

"St Philippe Néri" ou le feu de la joie par Paul Türks

Quelques notes de lecture, quelques extraits, sans prétendre faire un résumé fidèle.

Ou aussi : quelques bonnes raisons de s'intéresser à l'Oratoire

Philippe Néri est né à Florence en 1515 (Mais oui, 1515, Marignan ! François 1^{er} !)
(Florence, 21 juillet 1515 - Rome, 26 mai 1595)

Époque charnière - Des réformes s'imposent à l'évidence

Pour l'église romaine, le 16^{ème} siècle est une époque charnière. Elle doit faire face à l'émergence des religions "réformées" et doit elle-même conduire sa propre réforme.

Ignace de Loyola, fonde la Compagnie de Jésus avec **François-Xavier**, **Thérèse d'Avilla** réforme et donne une impulsion nouvelle aux Carmélites. Camille de Lellis s'occupe des hôpitaux.

Comme **Savonarole**, son aîné Florentin qu'il admire, Philippe Néri prône la conversion et le retour au Livre, retour aux origines de la "*Parole vivante*". Il veut "*dépouiller les signes*".

Une foi joyeuse, un amour de l'autre bienveillant

Au contraire de la rigueur de **Savonarole**, Philippe Néri est un humaniste et un esthète. Sa foi est "*festivita*", bonne humeur expansive.

Tous les témoignages concordent pour attester de la bonté de Philippe Néri. "Bien qu'il se soit montré sévère avec lui-même, il n'avait qu'amour pour les autres, les consolait et les comprenait."

D'un côté, il en appelle à la joie et sa consigne fréquente était "*Allegrement, Allegrement!*"
De l'autre, il insiste sur la "*Miséricorde*".

À ceux qui lui confiaient leurs péchés, il n'opposait nulle sévérité mais témoignait toute sa bonté. "*La miséricorde à l'égard de ceux qui ont failli est la meilleure façon de ne pas tomber soi-même.*"
(La miséricorde à l'égard de ceux qui sont faibles nous préserve nous-mêmes de la chute).

Sa bonté et son amabilité avaient une force rayonnante et attirante.

Fidèle à **Jésus**, il s'attachait au cœur de l'homme, centre de la personne, non à ses actes, à ses attitudes que voulaient régenter les pharisiens.

Il n'attache pas d'importance aux apparences, pour lui, la mode est comme l'argent, suivre la mode, avoir de l'argent n'est pas le problème, ce qui pose problème, c'est d'être dépendant de la mode, de l'argent. Affirmant que l'avarice est la "*peste de l'âme*", il sut obtenir de ses riches relations d'importantes aides pour subvenir aux soins de nombreuses personnes.

Philippe disait qu'il était plus facile aux hommes d'un naturel jovial d'être bons et qu'il est "*plus facile de conduire sur les chemins de l'Esprit des gens joyeux que des gens tristes*"

Respect de l'individu face aux organisations

L'homme de la Renaissance avait pris conscience de son individualité et Philippe Néri était un individualiste né avec "*une répugnance invincible à s'affilier à un ordre quelconque*". Il voulait lui-

même servir en laïc et se fit assez tardivement prêtre "forcé". Plus tard, malgré les pressions de deux papes, il refusa toujours d'être nommé cardinal.

La communauté qu'il crée est "ouverte", comprenant plus de laïcs que de prêtres.

Il avait un "*amour atavique de la liberté des moyens à mettre en œuvre.*"

Il défend l'hérétique **Paleologo** (voir plus loin), les Tziganes et au mépris de sa propre sécurité et de sa réputation, **Bargello** le chef de la Police - arrêté par les puissants **Orsini** - et accompagne Bargello jusqu'à son supplice.

Une foi active

"L'heure de la prière est finie, mais non celle de bien faire."

"Quand donc, Chers Amis, commencerons-nous à faire le bien ?"

"Délaisser le Christ par amour du Christ" Il faut mettre sa foi en pratique.

Une foi humble et discrète qui n'excluait pas

"Seigneur, fais avec moi comme tu sais et comme tu veux."

La petite communauté de Philippe Néri ne songeait pas à critiquer ceux qui pensaient autrement.

L'Écriture Sainte était pour lui un pont en direction des juifs ; il n'argumentait pas, mais invitait à prier le Dieu d'**Abraham** et d'**Isaac**. Il ne s'engageait pas dans des disputes de militant de la vraie foi ; il respectait la conscience et la liberté de l'autre, témoignant un amour ouvert et amical à tous, qui les aidait à se convertir.

Les égoïstes sont toujours les gens les plus tristes, tandis que l'humilité conduit à une joie sans mélange. Celui qui s'est libéré de son égoïsme celui-là a trouvé la joie parfaite.

Sur la persévérance

Mais aussi, "*on ne devient pas saint en quatre jours*". Et "*Pour passer d'un état mauvais à un état bon, point n'est besoin de conseil. Mais quand il s'agit de passer d'un état bon à un état meilleur, temps, conseils et prières sont indispensables avant la prise de décision.*"

En d'autres termes, il dit ailleurs : "*C'est toujours une bonne chose de passer du mal au bien, mais pour passer du bien au mieux, il vaut la peine d'y penser davantage*".

Un jour qu'il demandait à Dieu en prière "*Je t'ai si souvent demandé la patience, pourquoi ne m'entends-tu pas ?*" Il dit qu'il lui fut répondu : "*je te donnerai la patience, c'est bien là la voie qui te l'apprendra*"

L'Oratoire

"Apostille dans l'histoire de l'église"

Le "raginamento", c'est-à-dire la discussion sur un thème édifiant était la base de l'enseignement, on commentait, avec grande liberté pour l'époque, les évangiles (Surtout celui de **Jean**) et l'on méditait sur la vie des saints.

Aux prédicateurs qui se mettent eux-mêmes en avant par des formules brillantes, l'oratoire oppose un style simple et familier.

Les premiers à fréquenter l'oratoire sont de jeunes toscans, des orfèvres, un bonnetier, des personnages aux talents diversifiés (cela évoque d'autres souvenirs !).

Il fit de laïcs des serviteurs officiels de la Parole. À l'Oratoire, sans prononcer de vœux, on pratiquait les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

Philippe disait lui-même : "*Si tu veux que l'on t'obéisse bien, ne donne que peu d'ordres*".

"*Que nul ne soit assez présomptueux pour se préoccuper de la suite et de l'escorte d'un cardinal ou d'autres personnes en vue*".

Définir un ensemble de règles n'était pas dans l'esprit de Philippe, mais de rares courriers donnent des directives, par exemples à l'Oratoire de Naples en création : "*1) sermons quotidiens sur des sujets moraux, des vies de saints, l'histoire de l'église 2) exercice quotidien de la prière et 3) réception fréquente des sacrements de confession et de communion*".

Sa méthode semble être de n'avoir pas de méthode définie. Philippe n'organise rien, il improvise, il est tout le contraire d'un théoricien. Ses préférences vont au concret, l'histoire de l'église, la vie des saints et toujours des exemples pris dans la vie.

"*Parler des choses de Dieu pour l'édification des auditeurs*"

L'amabilité et la compréhension rejoignent l'humilité personnelle.

L'amour de la liberté, la reconnaissance joyeuse de la singularité et de la diversité des dons et des talents sont aussi devenus des signes caractéristiques de la congrégation de l'Oratoire : "*Mettre à l'aise, ne pas contraindre, laisser chacun, dans les limites permises, manifester l'originalité de sa pensée ou de son caractère, se complaire dans la diversité, respecter infiniment la spontanéité des âmes*".

Un mystique

Philippe est resté très discret sur ses expériences mystiques "*Secretum meum mini*". Il brûlait paraît-il d'un feu intérieur étonnant et était, en certaines circonstances, sujet à des "*palpitations*" qui lui auraient brisé les côtes.

Plusieurs témoins oculaires apportent leur témoignage, lors du procès de canonisation, sur son dialogue avec le jeune **Massimi** revenu quelques instants d'entre les morts et d'autres récits de guérisons miraculeuses.

Il propose cependant une vie spirituelle au cœur du monde, et démontre qu'on peut suivre le Christ tout en vivant dans le monde. "*Même au milieu de la foule nous pouvons être sur le chemin qui conduit à la perfection*".

Des anecdotes

À l'un de ses confrères qui avait sombré dans la mélancolie, il proposa de faire la course avec lui.

À un riche qui propose de faire pénitence : "*Non mon Seigneur, faites des aumônes*".

À une dame à talons hauts qui lui demande conseil : "*Faites seulement attention à ne pas tomber*".

À un autre qui voulait s'engager dans des pénitences extrêmes : "*Si vous tenez à tout prix à tomber dans l'exagération, exagérez en vous montrant particulièrement doux, patient, humble et aimable*".

À propos d'une soi-disant malade, il recommande de la marier, d'une autre il dit qu'elle a besoin du bâton !

Dans sa jeunesse, on l'envoya confesser chez elle une femme dont la réputation était sulfureuse, quand il comprit qu'il était tombé dans un piège, il s'enfuit "*Dans le combat pour la pureté seuls les lâches remportent la victoire, ceux-là seuls qui décampent*".

Le traitement de l'amour-propre est sa spécialité ou "comment éviter de se prendre au sérieux".

Ses plus fidèles compagnons, ses plus grands fils spirituels, étaient soumis à des épreuves, sans doute destinées à empêcher qu'ils se laissent emporter par la vanité et l'orgueil.

Ainsi, l'histoire de **Tarugi** et du petit chien de Philippe. **Francesco Maria Tarugi** était un des orateurs les plus appréciés de l'Oratoire, issu de la riche noblesse italienne, neveu de deux papes, il fonda plus tard l'Oratoire de Naples, fut légat en France, en Espagne et au Portugal, archevêque d'Avignon puis archevêque de Sienne, avant d'être nommé cardinal. Un petit chien blanc "Capriccio" qui avait appartenu au cardinal de Santa-Flora s'était échappé de chez son maître et avait adopté Philippe. Le chien suivait - bien entendu - les sorties de l'oratoire et lorsqu'il fut vieux, gros et gras, n'en pouvant plus, il revint le plus souvent à **Tarugi** de le porter. À la mort du chien, **Tarugi** composa un sonnet tant il était heureux d'en être débarrassé; mais la leçon avait sans doute porté ses fruits car de retour à Rome à la fin de sa vie, ce personnage considérable se retira humblement à la Chiesa Nuova, siège de la congrégation de l'Oratoire.

Cesare Baronius était l'autre pilier de l'oratoire naissant, frustré et lourdaud à côté de l'élégant **Tarugi**, c'est bien malgré lui qu'il devint célèbre pour ses "*Annales*" et apprécié comme un des plus grands historiens de l'Eglise. Pendant trente ans, Philippe lui imposa, contre son gré, de travailler "*avec la fiabilité et la fidélité d'un bœuf*" et d'écrire volumes après volumes (Philippe voulait disposer d'une réponse solide aux critiques de la Réforme sur l'Histoire de l'Eglise Romaine). À chaque volume, la renommée de **Baronius** s'étendait un peu plus dans toutes l'Europe, mais Philippe, certainement fier de son cher **Baronius**, ne le félicitait point et au contraire lui faisait servir trente messes, l'envoyait au service des malades et le maintenait aux fourneaux de la communauté, fourneau au-dessus duquel on retrouva gravé ce soupir "*Baronius coquus perpetuus*" (Baronius l'éternel cuisinier).

Baronius fut la cible de nombreuses moqueries de Philippe, ainsi un jour où ils étaient invités à un mariage, Philippe enjoignit à **Baronius** d'entonner le *miserere*, ce dont il s'acquitta immédiatement avec son sérieux habituel.

Une farce qu'un jour Philippe fit à **Baronius**, si sérieux et consciencieux, est célèbre. Il l'envoya acheter du vin avec une très grande bouteille, en exigeant qu'il la fasse d'abord rincer et laver méticuleusement, puis qu'il goûte toutes sortes de vins avant de n'en acheter qu'un maigre demi-litre, qu'il dut payer avec une pièce d'or pour laquelle le marchand eut grand peine à trouver de la monnaie. **Baronius** failli être roué de coups.

Baronius garda donc sa simplicité et quand on le fit cardinal, il écrivit "*n'allez-pas vous persuader que les ânes savent voler*". Il faillit même à deux reprises être pape, mais s'étant attaché à une colonne, s'écria pendant le conclave "*Je ne veux pas être pape, faites un autre pape qui soit digne du Saint-Siège*".

Philippe exigeait impitoyablement de ses compagnons et de ses pénitents ces sortes d'humiliations publiques. En 1590 (qui semble un bon cru), au plus fort de l'été caniculaire, il demanda à **Marcello** de revêtir une épaisse fourrure pour porter un message futile à **Baronius** qui chantait les vêpres dans le chœur. **Marcello** s'étant faulé par les bas-côtés, Philippe alla le chercher et l'obligea à emprunter l'allée centrale pour que la "*pénitence*" soit valable.

Mais Philippe s'appliquait ces remèdes à lui-même. On le vit parcourir les rues avec un balai en genêt, s'arrêtant pour le humer comme s'il s'agissait d'un bouquet magnifique, on le vit sortir avec un coussin sur la tête en guise de turban ou couvert d'un manteau de queues de renards qu'il donnait à ses compagnons pour qu'ils ne prennent pas froid en plein été.

Le brillant Manni fit aussi l'expérience de la dure bonté de Philippe. Ayant étudié le droit il s'était révélé être un remarquable amuseur et son premier sermon portait la marque de cette facilité. Quand il descendit de chaire, Philippe lui ordonna de répéter de nombreuses fois de suite ce même sermon. Ce fut tout ! Mais les gens dirent de lui, quand il montait en chaire : "*C'est ce pauvre père qui ne sait qu'un sermon !*".

Consolini soumis à une commission de contrôle en présence du Pape dut expliquer sur l'ordre de Philippe qu'il n'avait nul besoin de cet examen car il était bien trop cultivé.

Nicolo Gigli, subtil secrétaire de Philippe était lui revenu bien penaud d'une mise en scène où Philippe lui avait demandé de se présenter comme ivrogne. Il disait d'ailleurs volontiers : "*Je n'ai plus d'honneur ; le père me l'a entièrement pris*". À sa mort, on put constater combien Philippe l'aimait : "*âme pure comme le lys*" (Gigli =lys), disait-il, "*elle est directement montée au ciel*".

Mais Manni rapporte que quand Philippe parlait aux gens de leurs fautes, il leur en parlait comme s'il en allait de même pour lui. Sévère et néanmoins plein de douceur, il savait frapper sans blesser. Son humanité donnait immédiatement à ses contemporains le sentiment qu'il était l'un d'eux, au milieu d'eux.

À **Alberto**, qui voulait porter une robe de pénitence, Philippe craignant la dépendance aux exercices ascétiques et la fierté qu'on pouvait en tirer, donna son autorisation en précisant qu'**Alberto** pouvait effectivement porter cet habit, mais au-dessus de ses habits habituels.

Le frère **Macaluffi** était fréquemment mis à contribution lorsque la communauté recevait des hôtes illustres, pour danser un "*ballet à la paysanne*", aussi, lors de ces visites, ses compagnons cachaient parfois **Macaluffi**, mais Philippe savait toujours le retrouver.

Gallonio fut envoyé sans préparation pour prêcher dans le digne couvent des religieuses de Torre où Philippe l'obligea à déboutonner sa soutane pour montrer à ces pieuses dames ses misérables dessous tout rapiécés.

Philippe est donc un maître qui rabroue parfois, qui persécute durement l'amour propre, mais qui entretient en joie et en confiance et qui surtout aime tendrement.

À un jeune homme qui lui décrit ses ambitions, il demande plusieurs fois : "Et après ?". Vint bien sûr la fin. "Et après ?" dit-il tendrement. On ne fréquentait pas Philippe impunément.

D'autres anecdotes

Au contraire de **Savonarole** qui parlait sans cesse des vices du temps, **Philippe** n'en parlait jamais et faisait confiance à l'amour qu'il infusait progressivement dans les cœurs et dont il attendait la victoire sur le paganisme.

Philippe n'était en rien conformiste et n'avait pas de goût pour les conventions, ainsi des sorties joyeuses qu'il organisait avec toute sa troupe. Certains jours, les réunions de l'Oratoire se font dehors, on organise des excursions dans les jardins de Rome, là, au contact de la beauté, on improvise des sermons, on chante, on écoute des musiciens (On envoie aussi **Baronius** acheter du vin ou l'on fait porter le chien à **Tarugi**). On organise des pèlerinages aux églises romaines.

Son simple grand manteau blanc (écru) et son chapeau ne passent pas inaperçus. Un jour qu'il croise en ville le frère capucin **Félix de Cantalice**, un original connu qui mendiait pour son ordre et accostait simples fidèles comme les hauts dignitaires, leur rencontre fut théâtrale, ils échangèrent leurs chapeaux et Philippe se mit à boire à la bouteille de **Félix** (Bien que Philippe citât toujours **Saint Bernard** ; "*La pauvreté, oui, mais pas la saleté!*").

Il fallut un ordre du Pape lui-même pour contraindre Philippe à déménager et quitter son humble petite chambre de San Girolamo où il logeait depuis son arrivée à Rome. Il fut donc obligé de rejoindre son ordre à la Chiesa Nuova, le nouveau siège de l'Oratoire qu'il avait lui-même fait construire et qui était achevé depuis six ans. Cela se fit avec une solennité originale, en procession, chacun tenant une pièce de ses pauvres biens personnels, qui une poêle, qui son fourneau, qui son couvert, etc.

Une fois, sachant qu'un informateur de l'inquisition était venu assister à sa messe, Philippe s'évertua à défigurer le latin et le cuistre dut certainement conclure à son inculture.

À quatre Polonais qui voulaient le rencontrer il lut un texte de **Piovano Arlotto** qui le faisait rire aux éclats et les prit à témoin des livres remarquables qu'il possédait.

Un gentilhomme romain **Lorenzo Altieri** ayant rapporté sa déception de n'avoir rencontré en Philippe qu'un interlocuteur "*gai, libre et plaisantant comme tout le monde*", on le pria de s'observer au cas où **Altieri** risquerait une seconde visite. Philippe d'abord solennel répondit "*Vous voudriez que je prenne de belles postures..... Que je dise de belles paroles..... ? ... Qu'il n'y revienne pas, ou je fais pis*".

En 1583, un hérétique, ancien dominicain du nom de **Paleologo** est conduit au bûcher, lorsque le convoi passe devant l'oratoire, Philippe se précipite sur lui, l'embrasse et obtient du Pape qu'il soit relâché. Lors du procès **Paleologo** demanda "*où est cet homme qui m'a tenu le langage de la simplicité évangélique ?*" Le commentaire de Philippe avait été "*Les hommes orgueilleux de cette espèce, on ne peut pas les gagner par des écrits profonds, mais par les choses simples et la vie des saints*". Les réformateurs s'étaient élevés contre les arguties scolastiques en théologie, mais à Rome Philippe parlait maintenant le langage simple et direct de l'Évangile et embrassait tout simplement l'hérétique.

En 1590, à l'issue du conclave, il vint rendre hommage au nouveau Pape **Grégoire XIV (son ancien disciple)**, qui lui posa sa barrette de cardinal sur la tête en déclarant "*Père Philippe, nous vous faisons cardinal*". On ne sait ce qu'il murmura ensuite à l'oreille du Pape, mais Philippe demanda malicieusement à son secrétaire de le prévenir quand il aurait fini de rédiger le bref qui devait officialiser cette nomination... Ce bref ne fut jamais publié.

Plus tard, les efforts de **Clément VIII** (autre ancien disciple) furent aussi vains, mais ce fut plus difficile. **Clément VIII** attendit la mort de Philippe pour nommer cardinaux **Baronius** et **Tarugi**.

La même année, une cérémonie avait été organisée à l'occasion du transfert, en procession solennelle, des reliques de **St Maur** et **St Papias** à l'Oratoire. Philippe entouré de sa communauté et de 12 cardinaux attendait à l'entrée de l'église quand il se dirigea vers un garde suisse pour lui caresser et lui tirer la barbe. Il semble qu'en présence du sacré, Philippe craignait de se laisser entraîner par ses élans mystiques, il s'accrochait alors au trivial et au ridicule pour ne pas perdre pied. Il disait lui-même que pour guérir les visionnaires, "*il faut les prendre par les pieds pour les ramener sur terre*".

Un jour, il traversa l'église portant le manteau à l'envers, la barrette de travers sans faire de genuflexion devant le tabernacle.

Un autre jour, il se fit couper les cheveux pendant la messe, demandant aux fidèles s'il n'était pas "*chic*".

On le trouvait parfois assis à l'entrée de l'église et on le vit sautiller comme un gamin dans l'église St Pierre-aux-Liens. Il utilisait parfois des mots crus et, à la façon populaire, il lui arrivait de taper sur l'épaule des gens en les traitant d'"âne" ou de "bête".

Le surnom de "**Santo**" commençait à lui être attribué et il préférait qu'on voie en lui un vieux fou plus qu'un saint.

Cette propension à l'excentricité devint de plus en plus manifeste avec l'âge.

On rapporte "*sa très forte aversion pour les cérémonies*". À une époque où les gens étaient très regardants sur leur honneur et les honneurs qui devaient leur revenir, Philippe estimait l'homme et non le rang. Il était capable de faire savoir aux courtisans ce qu'il pensait du clinquant du monde. Il recevait dans sa chambre revêtu d'un habit rouge tout élimé et fredonnait souvent la chanson enfantine suivante :

*Je suis un chien qui ronge un os
Parce que je ne puis ronger de viande
Vienne le temps ou je puisse aboyer
Et je ferai se repentir qui ne me laisse pas tranquille*

La lumière intérieure et la flamme de son cœur brillaient d'une intensité croissante. Cela précisément le poussait aux clowneries les plus singulières et aux espiègleries les plus bizarres. On eût dit qu'il cherchait de toute force à cacher son cœur. Il était devenu un "*mystique en habit de bouffon*".

State buoni, se potete !

"Soyez bons si vous le pouvez !"